

Alexandre Siniakov
**Comme l'éclair
part de l'Orient**

**Itinéraire d'un
pèlerin russe**

SALVATOR

Alexandre Siniakov

Comme l'éclair part de l'Orient

Dans un village cosaque de la Russie encore soviétique des années 1980, un jeune homme découvre l'Évangile et décide d'y consacrer sa vie.

Le père Alexandre Siniakov, de l'Église orthodoxe de Russie, raconte dans cet ouvrage son chemin atypique qui l'a conduit des steppes du Caucase à la France des écrivains qu'il lisait en secret.

Dans ces pages, l'auteur retrace son itinéraire spirituel et intellectuel qui prend librement racine entre les peines du déracinement et les joies de la migration, entre les prophètes et les ânesses. Les pérégrinations d'un pèlerin russe hors frontières.



Photo : D.R.

Né à Stavropol (en Russie) en 1981, Alexandre Siniakov est entré au monastère à Kostroma à l'âge de 15 ans. Il a ensuite étudié à l'Institut catholique de Toulouse avant de poursuivre sa formation à Paris et à Louvain. Titulaire d'une maîtrise de théologie de l'Institut orthodoxe Saint-Serge et d'un doctorat en lettres classiques de l'École pratique des hautes études (Paris), il a enseigné à la faculté d'études slaves à la Sorbonne. Il est ordonné diacre en 2003 puis prêtre en 2004 à Vienne (Autriche)

par Mgr Hilarion, actuel métropolite de Volokolamsk et président du département des relations extérieures du patriarcat de Moscou. Le père Alexandre a

ISBN : 978-2-7067-1430-6



SALVATOR

Salvator-Diffusion

18,90 € TTC

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sagesse ; le lion, le courage ; l'âne, l'humilité. Les animaux et les oiseaux sont les habitants du paradis qui ont survécu à la chute de l'Homme. Ils nous rappellent l'Éden. Ils évoquent par conséquent aussi le futur Règne de Dieu, la nouvelle Terre, où « le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits, même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra. Sur le trou de la vipère, le jeune enfant étendra la main. Il ne se fera ni mal, ni destruction sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance du Seigneur, comme la mer que comblent les eaux². »

Né dans une famille de Cosaques nekrassoviens, j'ai hérité de mes ancêtres l'amour du cheval. Mêlée au levain de l'Évangile, cette affection ancestrale m'a conduit récemment à adopter deux ânesses. La première est de la race des grands noirs du Berry. Je suis allé la chercher un dimanche des Rameaux, après la liturgie, dans une ferme du Nivernais et étais de retour avec elle au séminaire pour les vêpres qui devaient réunir tous les frères et sœurs des maisons parisiennes de la Communauté monastique de Jérusalem. Cette Semaine sainte passée en compagnie de mon ânesse et où nous avons appris à nous connaître m'a laissé un souvenir impérissable. La seconde – une ânesse du Cotentin – nous a rejoints quelques semaines plus tard. Elles vivent toutes deux dans le jardin du séminaire, à Épinay-sous-Sénart, et, de l'enclos où elles demeurent, guettent le moindre mouvement de la porte de mon bureau qui donne sur le parc. Toute la Maison Sainte-Geneviève et le voisinage sont donc aussitôt avertis de chacune de mes sorties.

Mes ânesses me rendront, je l'espère, le même service que

leur lointain ancêtre mésopotamien rendit à Balaam, en lui ouvrant les yeux sur la présence invisible de Dieu dans ce monde et en l'empêchant de maudire ce que le Très-Haut aime et bénit. Elles m'ont déjà permis d'avoir une autre approche de certains psaumes. Par exemple, le psaume 22 – « Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien ; sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer » – n'est plus pour moi désormais une simple image abstraite. Les haltes que je marque avec mes douces amies au cours de nos longues promenades dans la forêt de Sénart aux endroits où l'herbe me paraît particulièrement juteuse, ont donné une forme bien concrète à ces paroles. Quand mon âme est troublée, je m'imagine donc en âne mené par la main du divin Berger ; le sentiment de sécurité revient alors, comme la conviction que « grâce et bonheur m'accompagnent tous les jours de ma vie ».

D'une manière générale, être le berger de grands animaux, comme les chevaux et les ânes, oblige à repenser le ministère pastoral. Un âne vous suit pour deux raisons : par contrainte ou par amitié. Dans le premier cas, un mors, faisant souffrir l'animal, l'oblige à vous obéir ; dans le second, la confiance absolue qui est requise ne peut être gagnée qu'à grand renfort de temps, de persévérance et de travail. J'ai choisi de ne pas infliger de mors à mes bêtes quand je me promène avec elles, même en ville. Le risque n'est pas nul : à tout instant, elles peuvent s'enfuir, si quelque chose les effraie, et je ne serai pas capable de retenir ces deux bêtes qui pèsent sept fois mon poids, chacune. Mais prendre ce risque a un sens : il revient à donner une chance à l'amitié. La tâche n'était pas aisée au début, mais, jusqu'à présent, dans la plupart des cas où elles ont pris peur, elles ont préféré se cacher derrière mon dos. Une fois cependant, elles ont fui au bruit d'une motocyclette rugissante, mais ce bref éloignement a semblé les inquiéter plus encore.

De tels ressorts psychologiques nous invitent à réfléchir à la complexité de l'âme humaine : Machiavel avait compris en les observant qu'on ne pouvait gouverner les hommes qu'en se faisant craindre ou aimer d'eux, et affirmait privilégier pour sa plus grande efficacité la première méthode à la seconde. Mon ministère de directeur d'un séminaire, lieu de formation de jeunes gens pleins de fougue, d'interrogations et d'idées, m'a conduit à me poser ces questions à mon tour : ma réponse a été l'amitié, quand beaucoup de mes confrères font le pari de l'autorité. J'ai bien conscience que mon choix, qui est celui de la liberté, comporte le risque d'un plus grand nombre d'échecs potentiels, plus douloureux aussi. Mais les victoires remportées, certes plus rares, n'en sont que plus rassérénantes, plus belles.

La fréquentation quotidienne de mes ânesses suscite en moi l'évocation récurrente d'une belle image de Grégoire de Nazianze : faisant référence à l'histoire de Saül, il explique que les liens solides d'affection qu'il a noués avec Basile de Césarée au cours de ses études à l'Académie d'Athènes, où son père l'avait envoyé, ont bouleversé sa vie entière : « Parti chercher les ânesses de mon père, j'ai trouvé la royauté », s'amuse-t-il. Car en grec, la royauté, c'est *basileia*...

En plus de celle des ânesses, je jouis aussi de la compagnie d'un adorable petit chien, un Coton de Tuléar, qui, à mon avis, est l'être le plus affectueux et le plus jovial de la terre. Ce n'est d'ailleurs pas le premier chien dont j'ai la charge. Au monastère Ipatiev, à Kostroma, au nord de la Russie, sur les bords de la Volga, où j'ai passé un an après avoir quitté le Caucase dès la fin de mes études secondaires et avant de venir en France, nous avions un chien, un splendide berger allemand, fort bien dressé et très attachant. Nous le laissions la nuit en liberté dans la cour du monastère et, dans la journée, il se reposait sur un petit balcon devant la porte de service du logis qui abritait nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le mauvais démiurge et le garde-chiourme. Ceux auxquels le communisme scientifique avait assigné d'éradiquer la faim dans l'ensemble du pays la connurent pour eux-mêmes. Cette faim, il revenait au libéralisme de l'assouvir, ce qu'il s'empressa de faire avec les moins nutritives et les plus addictives de ces marchandises. Il substitua au nécessaire rationné qui nous était compté à l'époque soviétique les excédents apparemment inépuisables d'un superflu en lequel il nous fallait voir les prémices de l'abondance. C'est alors que les Mars[®], les Snickers[®] et les Bounty[®] envahirent les comptoirs des anciens magasins des coopératives publiques, repris par des entrepreneurs individuels. Il nous fallait épargner pour acheter ces nouveautés venues de l'autre monde : ma grand-mère et moi en partageons une barre pour les grandes fêtes, avec ravissement. Les autres jours, dans la mesure où nous n'avions ni vache ni argent pour acheter du lait chez les voisins, la présence du beurre à table était un luxe. Les jolis papiers d'emballage des chewing-gums turcs « *Love is...* » s'échangeaient à l'école à prix d'or parmi les gamins qui, après avoir été formatés par l'école soviétique, n'avaient plus d'yeux que pour les produits de l'industrie agroalimentaire. À défaut de transfigurer nos vies, le mercantilisme s'empara de nos esprits. Nos âmes étaient pleines de ce dont manquaient nos ventres. Et nous avions l'impression d'avancer dans un désert encadré de panneaux publicitaires dont nous ne savions pas s'ils étaient eux-mêmes le pays de Canaan ou s'ils nous le promettaient. C'est dans ce désert que grandirent en chacun deux sentiments à la fois contradictoires et complémentaires, le regret de ce que nous n'avions déjà plus venant équilibrer l'attente de ce que nous n'avions pas encore. Et même dans la communauté des Cosaques et des Molokanes, auparavant hostiles à l'idéologie

soviétique, beaucoup commencèrent à pleurer une URSS qu'ils pouvaient d'autant mieux célébrer qu'elle avait disparu. À peine les chaînes de leur esclavage avaient-elles été brisées que certains de mes compatriotes regrettaient, comme les Hébreux au désert, cette Égypte qui les comblait de viande et de pain à satiété pour prix de leur esclavage.

Je ne me suis jamais résolu à trouver léger le souvenir d'un joug qui avait pesé si lourdement sur nos épaules. Et ni le désert, ni la médiocrité de la Terre promise par le libéralisme ne me feront réhabiliter cette Égypte au sein de laquelle le peuple du vrai Dieu s'épuisait à bâtir des monuments périssables à la gloire de faux dieux.

Comme l'Égypte fut la parodie et la dérision de la Terre promise, le système soviétique fut la parodie et la dérision du Royaume des cieux.

Et au lieu de déplorer la fin d'un royaume dérisoire, il nous faut désirer l'avènement du Royaume véritable.

DES LIVRES AU LIVRE

La Sagesse se laisse trouver par ceux qui la cherchent.
Elle devance ceux qui la désirent en se faisant connaître la première [...].
Car son commencement, c'est le désir vrai d'être instruit par elle,
vouloir être instruit, c'est l'aimer.

Sagesse de Salomon 6, 12-13 et 17-18

La Sagesse a des myriades d'ambassadeurs qu'elle nous délègue en permanence pour nous éveiller à son souvenir et nous éduquer à son espérance. Ils ravivent en nos cœurs à la fois la nostalgie du paradis perdu et le désir du Royaume ; ils nous dévoilent ce nom écrit par Dieu à l'encre sympathique et qui dit qui nous fûmes, qui nous sommes et qui nous deviendrons ; ils rendent la vue à nos pressentiments aveugles, ils relèvent nos intuitions paralytiques, et ils redressent notre jugement malade.

Ces ambassadeurs tiennent pour moi à la fois de l'ange et du signe, du messenger et du message, de l'éternel et de l'accidentel. Ils sont aussi différents et hétérogènes que peuvent l'être un paysage et un regard, une parole et un geste, une mélodie et une personne humaine. Seule les rassemble et les constitue comme catégorie spirituelle à part entière leur vocation providentielle à servir la Sagesse.

À considérer le nombre d'ambassadeurs qu'elle m'a envoyés au cours des quinze premières années de ma vie, il faut croire que la Sagesse n'a rien épargné pour m'éloigner de la terre où elle m'avait semé. Après la grandeur d'un ciel étoilé et la misère d'un chien énucléé, c'est le génie humain qu'elle m'a fait connaître au travers de la littérature.

Les livres ont toujours été mes compagnons inséparables. Ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai commencé par le turc, parce que c'était la seconde langue maternelle de mes grands-parents cosaques. En effet, mon père et toute sa famille sont nés en Turquie où la communauté des Cosaques nekrassoviens avait trouvé refuge au XVIII^e siècle, en fuyant les persécutions du jeune Empire russe contre les vieux-croyants et les Cosaques opposés à l'absolutisme de l'État. Mes grands-parents qui vécurent la majeure partie de leur vie en Turquie employaient souvent le turc à leur rapatriement en Russie. En plus du turc, les Cosaques de cette génération communiquaient dans un russe archaïque, sans doute le dialecte que leurs ancêtres pratiquaient quand ils avaient quitté les marches méridionales de la Russie au début du XVIII^e siècle. Leur prononciation est sensiblement différente de celle des Russes contemporains ; ils utilisent beaucoup d'expressions propres, incompréhensibles aux non-initiés. Moi-même, je ne les comprenais pas toujours. De ce vieux dialecte, la génération de mes parents n'a conservé qu'un léger accent. La mienne n'en a rien conservé, pas plus que les autres traditions ancestrales. Pour ce qui est du turc, il n'y avait aucun manuel chez nous. Mes grands-parents ne savaient pas lire. Je harcelais ma grand-mère pour qu'elle me livre, par oral, le vocabulaire de première nécessité que j'ai transcrit, comme j'ai pu, à l'aide de l'alphabet cyrillique. C'était une pure improvisation, mais j'amusais les villageois non cosaques en leur faisant apprendre quelques mots de turc dans la file d'attente pour le pain, en commençant par ceux que la langue russe avait empruntés.

Outre les files d'attente, un deuxième désagrément allait me permettre de glaner un temps précieux. Après avoir terminé les trois classes du primaire, à la fin des vacances d'été, alors que je dévalais une côte artificielle à bicyclette, je m'écrasai contre le soutien en béton d'un poteau électrique, en voulant éviter un épi

de maïs lancé sur ma route par un enfant. Cet accident infligea une belle blessure à ma boîte crânienne et effraya mes parents et voisins ; il leur offrit un nouveau sujet de conversation qu'il convenait de n'aborder qu'avec des mines graves et compassées durant les trois mois que je dus passer reclus, le crâne rasé et couvert de points de suture. Naturellement, je pris les choses fort différemment : pour un enfant qui, comme moi, jouait relativement peu dehors et ne faisait guère de sport, quelle aubaine ! Ainsi, la détention à domicile décrétée par le chirurgien me délivra de l'école pendant le premier trimestre. La Providence n'est pas avare en bonnes surprises ! L'admiration et la gratitude pour le chirurgien qui me soigna me donnèrent envie d'embrasser sa noble profession. Il me fallait donc apprendre le latin. On m'avait fait croire que les médecins parlaient cette langue entre eux, du moins pendant leurs conciliabules. Là non plus, pas de manuel en vue, mais un dictionnaire qui s'empoussiérait dans la réserve de la bibliothèque. Sans grammaire, j'appris beaucoup de mots, et tandis que je dépoussiérais le dictionnaire, voir surgir à la lumière les racines latines d'un si grand nombre de termes courants de la langue russe me causa une grande stupéfaction.

Le turc de mes grands-parents et le latin de mon chirurgien étaient de brefs préludes à ce qui allait devenir, outre la foi chrétienne, un pilier de mon identité la plus profonde : la passion pour l'anglais, l'allemand et surtout le français. Je commençais à étudier ces langues pendant ma convalescence, cette fois-ci de manière méthodique et permanente. Dès lors, mon temps libre était partagé entre la lecture et la linguistique. Pas un seul jour du reste de ma vie à Novokoumski ne se passa sans elles. Après ma conversion, je trouvai un moyen de marier ma foi et mon affection pour les langues, de donner à celle-ci une valeur presque mystique. Je pris comme un encouragement à

persévérer dans cette ferveur philologique les dernières paroles du Christ selon l'évangile de Marc : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles ». Je n'ai jamais su chasser les démons, pas à ma connaissance en tout cas, mais je pouvais apprendre des langues nouvelles ! Certes, des années plus tard, on m'expliqua qu'il s'agissait ici plutôt de la glossolalie, don de parler en langues des anges et de l'Esprit, langues imaginées, que les premiers chrétiens chérissaient. Mais même averti de cette savante exégèse, je continue à croire, comme à l'âge de 12 ans, que mon attrait pour les langues étrangères n'est pas insignifiant pour Jésus.

Pendant des millénaires, notre histoire humaine fut celle des divisions ; les peuples, les cultures, les religions s'éloignaient les uns des autres, à quelques rares exceptions, à l'instar des grandes structures de l'univers entraînées dans le mouvement général d'expansion. Apprendre les langues étrangères est comme refaire le chemin inverse à celui de nos ancêtres, les bâtisseurs de la tour de Babel. Il faut l'aide de l'Esprit pour aller à contre-courant de l'Histoire, pour se soustraire à la force centrifuge universelle. Voilà pourquoi je crois que la maîtrise des langues nouvelles est un don de l'Esprit de Dieu, même s'il ne s'assimile pas sans efforts. Elle aide à saisir le sens de la Bonne Nouvelle du Christ qui annonce que la division est notre passé, mais que l'unité est notre avenir, en dépit de la logique apparente.

Deux langues étaient enseignées à l'école du sovkhoze : l'allemand et l'anglais. À partir de 1991, seul l'anglais est resté au programme. Deux professeurs en avaient la charge, deux femmes, bien sûr (chez nous, neuf enseignants sur dix étaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maison. À chaque carrefour, le cortège s'immobilisait durant quelques minutes où les sanglots redoublaient, avant de s'ébranler à nouveau avec lenteur jusqu'au cimetière.

Là-bas, pas de chapelle, pas de caveau non plus. Toutes les tombes étaient individuelles et se divisaient en trois catégories : celles des Cosaques étaient reconnaissables à leur croix dotée de trois barres transversales ; celles des Soviétiques étaient marquées par l'érection d'une stèle de granit agrémentée d'une photo du défunt et, éventuellement, d'une discrète croix gravée ; enfin, les tombes des Molokanes se distinguaient par une croix à deux barres coiffée par une sorte de toit formant un triangle avec la branche horizontale. Les orthodoxes étaient enterrés en direction de l'Orient ; les Molokanes, dans le sens inverse. Auprès de chaque sépulture se trouvaient une petite table et un banc pour les repas commémoratifs que les non-religieux organisaient au cimetière le jour de Pâques. Les Cosaques et les Molokanes réprouvaient cet usage qu'ils considéraient comme païen ; ils n'avaient pas tort...

Le cercueil était refermé définitivement auprès de la tombe, immédiatement avant d'être mis en terre, après que la famille avait embrassé le mort pour la dernière fois. Enfin, tout le monde était invité par la famille à partager un repas commémoratif dont le menu était, lui aussi, strictement réglementé. Les maisons étant petites, il se prenait dans la cour ou dans la rue, sous une tente. Le même repas commémoratif était organisé le quarantième jour, le premier et le troisième anniversaire du décès. Ainsi nous acquittions-nous de nos derniers hommages à l'égard de ceux qui quittaient notre sovkhoe de la manière qui fut, pendant longtemps, la plus fréquente.

J'ai quitté Novokoumski le lendemain de la fête de fin du cursus scolaire, après avoir assisté à sa seule partie officielle

dans la cour de l'école, au grand dépit de mes parents qui allèrent sans moi, avec ma sœur, à la soirée festive traditionnelle. Ils n'y restèrent pas longtemps et revinrent tout tristes, laissant les autres familles festoyer la nuit entière (il était impératif d'honorer le festin jusqu'à l'aube). En ce qui me concerne, j'étais rentré très tôt avec ma grand-mère maternelle ; je devais achever les derniers préparatifs pour le départ attendu depuis tant d'années. Je partais non pas pour Paris, comme j'en rêvais dans ma tendre enfance, mais pour le monastère Ipatiev à Kostroma, au nord de la Russie. Le désir d'une vie monastique, né et grandi en moi plus tard, après ma rencontre avec Jésus et sa Bonne Nouvelle, avait remplacé dans ma hiérarchie personnelle des rêves l'aventure française. Je ne savais pas alors que Dieu, plus constant que moi, avait prévu d'exaucer mes deux vœux : celui d'un enfant épris de la France et celui d'un adolescent qui ne cherchait plus que le royaume de Dieu.

Pendant mon séjour au monastère à Kostroma, la possibilité de poursuivre des études en France s'est présentée à moi. Au cours de mes errances qui m'ont conduit d'abord à Toulouse, puis à Paris, ensuite à Louvain, en passant par quelques mois à Cambridge, Vienne, Bruxelles, pour me conduire enfin à Épinay-sous-Sénart d'où j'écris ces lignes, je suis devenu moine, diacre et prêtre. Dieu a comblé généreusement le vœu d'évasion d'un enfant de sovkhoze, confirmant par l'expérience empirique ce que nous apprend la liturgie byzantine : « par les biens qu'il nous accorde déjà, il nous fait entrevoir le Royaume promis ».

Ce Royaume, je l'ai ressenti dès mon enfance comme la réalité dont mon environnement immédiat m'offrait l'image dérisoire, comme le bon grain vers lequel toute ivraie, malgré elle, fait signe. Puis j'en ai cherché les vestiges en dévorant les merveilles de la littérature qui portent son empreinte autant que

les étoiles du ciel. Et enfin je l'ai connu comme l'unique nécessaire capable de transfigurer tout superflu. Quand je médite sur son avènement et sur la part que je dois y prendre, c'est toujours en français que j'entends le Christ me dire : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

successeurs s'en prévalent. Les évêques, les prêtres et les diacres ne sont pas les héritiers des lévites et des grands-prêtres, mais ceux des disciples du Christ. Ils ne peuvent donc se constituer comme pouvoir séparé sans porter préjudice à la Bonne Nouvelle qu'il leur revient d'annoncer. Ils se méprennent donc gravement, tous les clercs qui s'attachent à recréer pour eux-mêmes une caste sociale abolie par le Dieu qu'ils professent. Si les charismes et les missions diffèrent, c'est sans incidence aucune sur la dignité du chrétien, aussi unique et insécable que l'Église elle-même. Il n'y a bien qu'une dignité, c'est-à-dire qu'une conformation à l'image de Dieu, qui est la source de l'égale dignité des baptisés. Dans ces conditions établies par le Christ lui-même, il est impossible pour un clerc d'inférer de son ministère l'appartenance à une élite spirituelle à laquelle le peuple de Dieu devrait une forme de vénération ou même de respect singulier.

En écrivant cela, je ne détruis pas l'autorité que nous confère, à nous autres prêtres, le sacrement de l'ordre. J'en rappelle au contraire l'origine et le sens. Je la révèle telle que le Christ l'a instituée à la veille de sa passion, c'est-à-dire essentiellement comme autorité de serviteur. Dès lors qu'il n'est pas une dignité plus élevée, mais un service plus humble, le ministère sacerdotal ne saurait ni se vivre comme un honneur ni se laisser considérer comme tel. Quant à ceux que n'auraient pas convaincus ces lignes contemporaines et qui prêtent au passé la même dignité suréminente qu'à eux-mêmes ils s'accordent, je les invite à lire *La hiérarchie ecclésiastique* du (pseudo-)Denys l'Aréopagite pour qui la précellence d'un chrétien appelé au ministère ecclésial n'est pas consécutive à son ordination, mais indépendante d'elle : « Qui dit "hiérarque" désigne un homme déifié et divin, instruit de toute sainte connaissance, en qui toute la hiérarchie qui dépend de lui trouve le pur moyen de s'achever

et de s'exprimer ». Il est donc vain et dangereux de croire que l'accroissement de l'autorité apostolique va de pair avec l'avancée de la carrière ecclésiastique, comme il est précieux de penser que pour un clerc, c'est le service qui seul peut conférer la ressemblance.

Comme le note le théologien orthodoxe roumain Dumitru Stăniloae, l'Aréopagite relie « à la hiérarchie le progrès spirituel des membres de l'Église, cette dernière trouvant sa raison d'être dans le soutien qu'elle accorde à ce progrès » dont l'objectif est la « divinisation », la ressemblance toujours plus vraie au Verbe divin, l'unité de plus en plus grande et réelle avec le Père grâce à notre transfiguration par l'Esprit. Denis appelle *hiérarchie ecclésiastique* le moyen qui permet à l'Église, organisme composé de personnes libres, mais reliées, de faire progresser chacun de ses membres vers le but commun, en faisant profiter les uns des progrès des autres. C'est une mutualisation de la sainteté. C'est « la purification des personnes imparfaites, l'illumination de celles qui sont purifiées et la perfection de celles qui sont illuminées ». C'est la catholicité ou ce que les théologiens russes appellent la *sobornost*.

La confusion entre Église et clergé, bien ancrée dans nos représentations, est une absurdité. Pour lutter contre elle, je conseille à mes séminaristes de n'employer le mot « Église » qu'après avoir vérifié qu'il puisse être remplacé par « communauté » ou « famille ». L'Église ne doit pas évoquer avant tout les évêques et les prêtres, mais les assemblées concrètes des chrétiens, les visages et les voix de ces femmes et de ces hommes, de tout âge et de toute sensibilité, qui non seulement se rassemblent pour célébrer l'Eucharistie, le Repas du Seigneur, mais qui se connaissent, tiennent les uns aux autres, accomplissent des œuvres communes et se considèrent comme une famille. Chacune de ces communautés est reliée aux autres

par la communion avec l'évêque, qui n'est pas au-dessus de toutes, mais préside à ce qu'on appelait autrefois l'Église-mère, c'est-à-dire la communauté la plus ancienne et la plus nombreuse de la cité ou de la région. Les communautés eucharistiques, aussi petites soient-elles, portent le nom d'Église d'une manière plus appropriée que les diocèses, les métropoles ou les patriarcats. Ces derniers sont aussi l'Église, mais dans un sens figuré et dans la mesure où leur noyau est la vraie communauté des disciples de Jésus Christ qui se rassemblent en un lieu donné.

À cette échelle, là où l'Église apparaît pour ce qu'elle est vraiment – « des frères réunis dans une chambre haute », comme disent les Actes des Apôtres – la catholicité (ou conciliarité, *sobornost*) n'est pas difficile à mettre en place. C'est à ce niveau-là – des paroisses, des monastères ou encore des séminaires – qu'elle est la plus impérative et la plus utile, et il importe de rendre aux fidèles la conscience d'être les principaux protagonistes de l'évangélisation, de l'organisation de la vie et de la mission de l'Église qu'ils constituent et d'avoir reçu, chacun, un don de l'Esprit en vue du bien de tous et pour l'édification du Corps du Christ. À charge pour les évêques et les prêtres d'exercer le ministère de la parole, et les diacres, celui des tables liturgiques ou autres. Tous, ensemble, doivent avoir à cœur de veiller à l'unité de l'Église.

L'égalité radicale, le refus de l'autorité imposée, mais en même temps la conscience d'une responsabilité partagée et l'attachement à la communauté, sont autant de valeurs que je crois éminemment apostoliques et que semblent m'avoir infusées de manière atavique les Cosaques nekrassoviens. Cette communauté immigrante, dont je suis issu, descend des Cosaques libres du Don qui en 1707-1709 participèrent aux insurrections menées par l'ataman Kondrati Boulavine contre la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

AMIS

L'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme,
parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond...

L'amitié est la possession réciproque de deux pensées,
de deux vœux, de deux vertus, de deux existences libres
de se séparer toujours et ne se séparant jamais.

Henri-Dominique Lacordaire

Je ne connais guère d'exposé récent sur le christianisme orthodoxe qui ne cite, comme une figure imposée, l'intuition patristique selon laquelle Dieu est devenu homme pour que l'homme puisse devenir Dieu. Et au fil des années, cette formule aussi obscure et éclatante que le mystère dont elle rend compte tend à se muer en slogan d'une foi idéale supposée réaliser l'union directe entre l'individu qui en serait le sujet et le Dieu qui en serait l'objet. J'aime trop cette vérité et les Pères qui l'ont découverte pour accepter de la voir réduite à une sorte de palindrome spiritualiste dont l'humanité en tant que telle serait exclue.

Ce que les pères savaient assez pour omettre de le dire, et ce que nous avons tendance à oublier, c'est que Dieu s'est fait homme pour que nous ne nous aimions les uns les autres pas moins que nous ne prétendons l'adorer.

En prenant chair de notre chair, Dieu s'est fait notre frère ; en nous parlant comme à des amis, Il a fait de chacun de nous l'étroit chemin qui mène à son Royaume ; en nous révélant sa divinité dans la communion entre les personnes divines, Il nous invite à découvrir notre humanité dans la communion entre les personnes humaines.

Où la foi est l'axe des abscisses, l'amitié est l'axe des ordonnées.

L'amitié est le lien qui unissait Jésus aux disciples, pas seulement les hommes, les Apôtres, mais aussi les femmes qui, avec Marie-Madeleine, le suivaient et qui, seules avec Jean, se trouvaient au pied de la croix. À ces disciples Jésus disait : « Je ne vous appelle plus serviteurs, je vous appelle amis. [...] Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. »

Or, le Christ n'a lui-même commandé que l'amour : « Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Parce qu'il n'était ni marié, ni attaché aux liens de parenté ou de tribalité, lui n'a aimé « que » d'amitié. Mais cette amitié était si totale qu'elle l'a conduit à renoncer à sa propre vie pour le salut de ses amis : « Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime. »

L'amitié est donc le sentiment le plus christique qui puisse être. Non le mariage, non la famille, non la nation, non la religion, mais l'amitié. Elle est ce qui convient le mieux à l'humanité restaurée, parce qu'elle supprime les divisions, induit l'égalité, sans abolir la liberté. En cela, elle préfigure ce que seront les rapports entre les saints dans le royaume de la Trinité. L'Église, en tant que germe de ce Royaume, est donc nécessairement une communauté d'amis. L'évêque est l'ami des prêtres et des fidèles laïcs ; les prêtres doivent être amis entre eux et amis de leurs paroissiens. La vraie Église est appelée à reproduire l'esprit de la communauté de Jésus, de ses Apôtres et de ses disciples. Elle désigne, selon Grégoire de Nazianze, « la fusion et l'unité d'âme des frères qui se divinisent et s'élèvent », ce même Grégoire qui offre lui-même un magnifique exemple de l'amitié chrétienne. « Partage des sentiments », « soutien réciproque dans la vertu », l'amitié n'était pas pour lui un attribut secondaire, mais bien une composante essentielle de la

vie spirituelle. À son premier et plus proche ami, Basile de Césarée, il écrivait : « C'est toi que je respire plus que l'air, et je ne vis que dans la mesure où je suis avec toi, soit effectivement, soit, quand tu es absent, par le souvenir¹. »

Rien de ce qui sépare habituellement les hommes n'est un obstacle à l'amitié. Pas même les divisions historiques entre chrétiens. La première fois qu'il m'a été donné de connaître une amitié dans le Christ, j'ai été ébloui par sa capacité à nous faire dépasser nos disparités, tout en confortant notre originalité. Mon premier meilleur ami, le dominicain Hyacinthe Destivelle, était pourtant l'antithèse de ce que j'étais : français, parisien, catholique, méthodique. Notre seul point commun lui-même relevait de l'antinomie : français, il était aussi amoureux de la Russie que moi, russe, je l'étais de la France.

À la demande du frère André Gouzes, les dominicains de Toulouse m'ont accueilli en leur couvent en échange d'un unique service : prodiguer des cours de russe à un frère, Hyacinthe Destivelle, qui, dans un chassé-croisé improbable, avait séjourné quelques semaines dans mon monastère Ipatiev juste après mon départ pour la France. Comme Léon Bloy qu'il admirait, le frère Hyacinthe attendait « les Cosaques et le Saint-Esprit », après avoir visité l'abbaye de Sylvanès et s'être pris d'amitié pour son russophile confrère André Gouzes. Pendant mes trois années au couvent Saint-Thomas, je lui ai donc enseigné le russe tandis qu'il m'initiait aux subtilités de la langue et de la méthodologie françaises et qu'il me transmettait les us et coutumes de son pays.

Tous deux, pendant nos études à Toulouse, nous suivions une formation à distance à l'institut orthodoxe Saint-Serge, aux sessions duquel nous nous rendions ensemble une fois par trimestre. Par la suite, nommés tous deux à Paris – et à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le pouvoir séculier, ce qui renforça leur méfiance à son égard, méfiance qui était déjà fortement ancrée dans ces communautés aux tendances apocalyptiques affirmées, ainsi que leur rejet du modèle byzantin de la symphonie des pouvoirs, temporel et spirituel. Dans son entreprise de persécution des « schismatiques », le bras séculier fut principalement armé par quelques évêques de l'Église officielle. Le plus virulent d'entre eux, un ancien *raskolnik*, Pitirim, devenu métropolite de Nijni-Novgorod, excita Pierre le Grand à traquer les « schismatiques » par tous les moyens, mais surtout physiques et fiscaux. Ce durcissement des vexations fut l'une des principales raisons du soulèvement des Cosaques du Don, à l'origine de la migration de mes ancêtres vers l'Empire ottoman. La pratique de l'ancien rite fut proscrite non seulement par les canons ecclésiastiques, mais aussi par les lois civiles. L'intransigeance des antagonistes du patriarche Nikon était proportionnelle à la violence avec laquelle la réforme était imposée. Les « schismatiques » refusèrent non seulement les modifications, somme toute limitées, de l'ordo liturgique, mais aussi et surtout l'autoritarisme du patriarche, la fusion entre l'État et l'Église, la présomption de l'infériorité de la tradition russe par rapport aux usages des Églises grecques. Les *raskolniks* ne retrouvèrent la liberté qu'en 1905, avec la promulgation de la loi sur la liberté des cultes. Dès lors on ne les appela plus « schismatiques », mais « vieux-ritualistes ». Le concile de Moscou de 1917-1918 autorisa l'usage de l'ancien rite et promut l'autonomie des communautés vieilles-croyantes souhaitant rétablir la communion avec les évêques orthodoxes. En 1971, l'Église orthodoxe leva les anathèmes contre eux, mais l'unité visible, institutionnelle, n'a toujours pas été pleinement restaurée et toutes les blessures ne sont pas, aujourd'hui encore, cicatrisées.

Les Cosaques vieux-croyants étaient donc la communauté

chrétienne la plus nombreuse de notre sovkhoze. Ce sont eux qui construisirent, de leur propre initiative, sans demander l'autorisation d'aucune autorité civile, la première église de Novokoumski. C'était une maison un peu plus grande que les autres, aux murs recouverts de chaux blanche, avec un petit bulbe bleu sur le toit d'ardoise grise, couronné d'une discrète croix en bois. Elle était dédiée à la Dormition de la Mère de Dieu. La première église orthodoxe « nikonienne », un tout petit édifice en bois installé à l'initiative du métropolite de Stavropol, apparut à Novokoumski un demi-siècle plus tard, dans les années 2000.

La deuxième communauté chrétienne de Novokoumski était celle des Molokanes. Entre les Cosaques et eux, la défiance était grande, chacun considérant l'autre comme hérétique. On ne se fréquentait guère et l'endogamie était la règle. Puisque la suspicion était de mise, je ne savais pas qui ils étaient, ni ce qu'ils croyaient et ce n'est que des années après avoir quitté le sovkhoze que j'ai commencé à m'intéresser à cette communauté chrétienne née en Russie au milieu du XVIII^e siècle en réaction au cléricalisme et au ritualisme de l'Église orthodoxe. Ces « évangéliques » russes qui rejetaient les édifices cultuels, les icônes, la hiérarchie, les sacrements, la symphonie entre l'Église et l'État, privilégiaient une interprétation allégorique, « spirituelle », des Écritures, s'autoproclamant d'ailleurs eux-mêmes « chrétiens spirituels » ; le surnom de *molokane* leur avait été donné par leurs adversaires et si nul ne sait plus exactement son origine, d'aucuns pensent qu'il provient du fait qu'ils consomment le lait, *moloko* en russe, pendant le Carême, quand les orthodoxes s'en abstiennent. Quant aux Molokanes, ils affirment qu'il renvoie à une phrase de la première lettre de saint Pierre : « Comme des enfants nouveau-nés, désirez le lait

pur de la parole afin que, par lui, vous grandissiez pour le salut.
»

Les Molokanes sont proches des *khlysty*, une autre communauté chrétienne charismatique apparue au XVII^e siècle, qui fit beaucoup parler d'elle – certains pensent que le célèbre Raspoutine en avait fait partie avant de devenir l'homme de confiance du dernier empereur russe Nicolas II –, mais ils ne s'identifient pas totalement à eux. Il existe par ailleurs plusieurs courants chez les Molokanes dont deux étaient représentés à Novokoumski : les « réguliers » et les « charismatiques », appelés aussi « sauteurs » à cause de l'importance qu'ils accordent aux manifestations extérieures de la présence de l'Esprit pendant la prière communautaire. Ainsi, les charismatiques levaient les mains et sautillaient durant la litanie des hymnes spirituelles et pratiquaient la glossolalie, action de grâce « formulée » dans une langue improvisée, « inspirée ». Les réguliers, en revanche, priaient principalement en s'appuyant sur l'Écriture. Dans tous les cas, à la tête de la communauté se trouvaient les « presbytres » élus. Pour la prière commune, la congrégation se réunissait dans les maisons de ses membres, à tour de rôle. D'après ce que j'ai pu comprendre, les Molokanes ne pratiquent pas l'Eucharistie, ce qui m'a beaucoup surpris.

Malgré les approches différentes du mystère de l'Église, les Cosaques vieux-croyants et les Molokanes avaient des points en commun. Comme les Cosaques, les Molokanes de Novokoumski venaient de Turquie. Eux aussi avaient d'abord fui l'intolérance religieuse de l'Empire russe, avant de rentrer en URSS pour fuir l'intolérance de la Turquie moderne, officiellement laïque. Les uns et les autres avaient développé une culture particulière, enracinée dans la foi. Les deux communautés avaient pendant longtemps été persécutées par les autorités civiles et religieuses.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Christ est l'auteur. Les chrétiens ne sont donc pas les gardiens passifs d'un dépôt statique et intouchable, mais « des témoins éclairés par l'Esprit Saint ». Le témoignage des Apôtres, enrichi par les générations des croyants qui nous séparent d'eux – ou devrais-je dire plutôt qui nous unissent à eux –, nous le recevons comme un talent qui n'est pas destiné à être enfoui, mais à être multiplié grâce à l'action stimulante de ce même Esprit qui habitait les Apôtres et les saints de tous les temps. Cette fécondation n'est pas une simple accumulation des expériences des uns et des autres, mais une réappropriation créative de ce que Georges Florovsky appelle « la mémoire de l'Église qui garde le dépôt sacré ». La Tradition vit et croît, parce qu'« elle n'est pas une fidélité obstinée au passé de l'Église, y compris au passé apostolique en tant que passé, en tant qu'époque particulière ». « La Tradition, dit-il, n'est qu'un témoignage de l'Esprit qui révèle et renouvelle continuellement ce message qu'il a jadis déposé dans l'Église⁴. »

Comme recteur d'un séminaire, j'ai pu observer à quel point la Tradition est féconde quand on ne l'aborde pas en archéologue ou en spectateur passif, mais « en bon et fidèle serviteur » qui ne prend pas son Maître pour un homme dur qui moissonne où il n'a pas semé et ramasse où il n'a pas répandu, en serviteur qui n'a pas peur de multiplier le dépôt de son Seigneur. La Tradition n'est alors pas un témoignage du passé, mais de l'éternité. Face à la créativité de ceux de mes séminaristes qui s'approprient à la fois avec admiration et discernement les trésors de la Tradition, j'ai la preuve que l'Esprit est toujours à l'œuvre dans l'Église du Christ et qu'il y fructifie encore. C'est particulièrement vrai pour la liturgie. Quand elle n'est pas interprétée comme un rite rigide et immuable, mais comme l'expression d'une tradition vivante

ininterrompue et inépuisable qui inclut le passé, le présent et annonce l'avenir, c'est alors qu'on ressent vraiment la présence du Christ au milieu de ses disciples et qu'on entend « le bruit venant du ciel et le souffle d'un violent coup de vent » de l'Esprit de Dieu. Alors la Tradition échappe à cette immobilité factice et précaire à laquelle la réduisent la haine des iconoclastes et l'adoration des ritualistes, accédant à une forme de transparence au Royaume.

À cette Tradition authentique, et à elle seule, il est possible d'appliquer le jugement d'Adorno sur la beauté véritable, définie comme ce qui connut son accomplissement et peut être oublié et perdurer dans le présent. Les traditions inauthentiques à l'inverse, comme toutes les idoles faites de main d'homme, sont assimilables à ce qui échoua et subit constamment le processus du vieillissement, promesse d'un nouveau qui ne fut pas tenue.

Et quand Adorno conclut en rappelant que la haine de la modernité et celle du suranné sont parfaitement identiques, il nous aide à condamner d'un même cœur ceux qui écartent toute Tradition pour se réfugier dans l'illusion d'un présent perpétuel, et ceux qui écartent toute expérience vivante pour se réfugier dans l'illusion d'un passé éternel.

Ainsi comprise, la Tradition est à la fois cette part du temps déjà transfigurée dans l'Église, et cette part de l'Église déjà transfigurée dans le temps, mais elle est également déification actuellement à l'œuvre pour nous et en nous à condition que nous la laissions vivre.

Qu'à chacun d'entre nous la Tradition soit cette icône du Sauveur que nous vénérons chaque jour d'un cœur nouveau en sentant à quel point nous avons part à sa lumière.

1. IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies* III, 1, 1, Cerf, coll. « Sources chrétiennes » n° 211, Paris, 2002, p. 21-23.
2. 1 Jn 1, 1-4.
3. Les citations de LOSSKY sont tirées du chapitre « Deux aspects de l'Église » de sa *Théologie mystique de l'Église d'Orient*, Éditions Montaigne, Paris, 1944, p. 171-192.
4. Ces citations de FLOROVSKY proviennent de son brillant article « Le Corps du Christ vivant » dans le recueil *La sainte Église universelle* (publié dans la coll. « Cahiers théologiques de l'actualité protestante », hors-série 4, Paris, 1948, p. 9-57).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

époque étaient d'ailleurs dans le même état. Nous étions tous comme des branches sauvages greffées à l'olivier de l'Église, mais avec « un voile sur le cœur ». Nous avons suivi le Christ, cru en lui, mais nous n'étions pas encore prêts à imiter son abaissement, son humilité, son amour jusqu'à la mort. Nous ne pouvions pas nous appuyer sur la vraie Tradition de l'Église qui n'est pas une reproduction machinale des rites et des discours du passé, mais la transmission continue de l'expérience concrète, sans cesse renouvelée, de la vie en Dieu, transmission entre les croyants éclairés, de génération en génération.

La piété sincère, mais vétérotestamentaire du père Alexis, mon premier curé orthodoxe, n'offrait pas de remède efficace contre le zèle néophyte. Instruit de ma passion pour les lettres et me taquinant souvent pour mon côté intellectuel, il se rendait compte que nos conversations, aussi intéressantes fussent-elles, ne seraient pas suffisantes pour étancher ma soif de savoir et m'éclairer dans mes recherches. J'avais besoin de livres. Il y en avait peu sur notre foi chrétienne. Le sacristain en chef, un homme d'une grande douceur et discrétion, m'apporta donc tout ce qu'il avait qui se réduisait à un recueil des canons des conciles œcuméniques. Contre toute attente, j'en trouvai la lecture fascinante. De son côté, le père Alexis me prêta deux livres. Le premier était les *Mémoires* du protopresbytre Georges Chavelsky, dernier grand aumônier de l'armée et de la flotte impériales russes. C'était manifestement un de ses livres préférés. Cette lecture déclencha une période monarchiste dans ma vie ; elle fut brève, mais intense. Le second livre eut un effet bien plus funeste. Il s'agissait d'une apologie moderne de la foi orthodoxe. Je ne me souviens ni du nom de l'auteur ni de la date de parution. J'étais littéralement transporté de joie à l'idée de lire enfin une réponse orthodoxe à la propagande antireligieuse et d'y puiser les arguments pour faire valoir à mon entourage la

beauté et l'actualité de l'Évangile. Ma confiance était d'emblée acquise à l'auteur du livre ; il pouvait inscrire tout ce qu'il voulait dans mon cœur grand ouvert et dans mon esprit qui avait baissé la garde. Malheureusement, l'apologie n'était pas d'une qualité capable d'élever la foi, mais je ne pouvais pas m'en rendre compte à l'époque. L'auteur était certainement plein de bonnes intentions, mais il s'attaquait aux arguments des adversaires de la religion en reprenant leurs méthodes. Par exemple, un chapitre entier était consacré à la démonstration du caractère scientifique du récit de la création ; l'apologète expliquait que les six jours décrits par la Genèse désignaient bel et bien les étapes de la formation de l'univers. Un autre chapitre voulait prouver l'historicité du Déluge et même l'existence de l'arche de Noé dont on aurait retrouvé les vestiges au mont Ararat. Et ainsi de suite, en passant par l'évocation des recherches sur l'expérience de la mort imminente et d'autres arguments prétendument scientifiques en faveur de l'existence de l'âme. Bien sûr, le ton de l'auteur était très polémique non seulement à l'égard des athées, mais aussi des scientifiques agnostiques, des religions non chrétiennes, des chrétiens non orthodoxes et des orthodoxes... hétérodoxes. L'un des effets de mon initiation à ce genre d'apologétique fut la destruction du *Maître et Marguerite*.

Le noviciat d'un an au monastère Ipatiev de Kostroma, immédiatement après l'école secondaire, ne m'a pas guéri de l'obscurantisme néophyte. Pourtant, l'histoire du saint patron de ce monastère était une mise en garde contre le fanatisme chrétien. On estime qu'Ipatiev fut fondé au milieu du XIV^e siècle par un prince tatar musulman devenu chrétien. Cet homme s'appelait Tchét et reçut à son baptême le nom de Zacharie. La légende dit qu'à l'emplacement du monastère, ce dignitaire

mongol, en route vers la cour de son nouveau suzerain Ivan Kalita, grand-prince de Moscou, fut guéri d'une maladie par l'intercession de la Mère de Dieu et de saint Hypace. Ce saint, peu connu de nos jours, vécut au début du IV^e siècle en Paphlagonie, dans l'Empire romain oriental, sur le territoire de l'actuelle Turquie. Il fut évêque de la ville de Gangra, aujourd'hui Çankırı et, en cette qualité, participa en 325 au concile de Nicée, premier concile œcuménique. À son retour, il fut lynché par des hérétiques, novatiens, dit-on, ou montanistes. Saint Hypace est vénéré comme martyr, mais d'un genre différent de celui des premières générations ; il ne fut en effet supplicié ni par les autorités civiles, ni par les païens, mais par des radicaux de sa propre religion. Il existe d'autres occurrences de ce « terrorisme » dans l'histoire du christianisme et Grégoire de Nazianze est convaincu que par ces chrétiens prompts à condamner et à persécuter leurs frères, le diable a trouvé le moyen de déchirer « la tunique indivisible, sans couture et tissée tout d'une pièce » de l'Église, après avoir échoué à le faire par l'intermédiaire de ceux qui crucifièrent le Christ.

Le monastère ne m'a donc pas sorti du zèle néophyte obscur. Notre communauté – six personnes en tout, à l'époque – était composée de néophytes. Notre hégoumène était le seul à avoir plus de dix ans d'expérience de la vie ecclésiale et encore avait-il été lui-même ordonné prêtre quelques mois seulement avant sa nomination à la tête du monastère. C'était un homme bon et calme. Il ne voyait pas notre ardeur de débutants d'un bon œil, mais ne s'y opposait pas ouvertement et ne nous tançait pas. Nous étions donc partis en croisade contre les défauts des autres : contre l'athéisme présumé du personnel du musée avec lequel nous cohabitons à Ipatiev, contre l'agnosticisme des habitants du faubourg, contre le laxisme des orthodoxes vivant dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

relative : c'est la valeur de ce qui est éphémère, de ce qui est condamné à disparaître. Seul restera l'Homme nouveau, transfiguré à l'image du Christ et rayonnant de la gloire de Dieu.

La foi chrétienne m'a appris à aimer ma première patrie, la Russie, aussi intensément que la seconde, la France, parce qu'elle m'a donné l'espérance d'une autre – l'unique véritable – qui n'est pas de ce monde, mais qui est auprès de Dieu où mon Jésus demeure déjà et où j'aimerais le rejoindre. Là il n'y a ni homme ni femme, ni Juif ni Grec, ni Russe ni Français, mais des personnes unies par la même nature, la même gloire, par le même amour.

Cette espérance me donne la force de supporter d'être aux yeux de la plupart des gens un étranger. Je ne suis plus un vrai Russe pour les Russes ; je ne serai jamais un authentique Français pour les Français. Les orthodoxes me suspectent d'être un philocatholique. Les catholiques me voient différent d'eux. Cette situation ne m'inquiète pas. C'était celle de mes aïeux, Cosaques nekrassoviens, en Turquie et en Russie. C'était celle de saint Paul par rapport aux Juifs et aux Grecs. C'est enfin celle des chrétiens par rapport au monde en général. Et cette altérité à laquelle tout disciple de Jésus est obligé, c'est dans le monachisme qu'elle se vit de la manière la plus ostensible.

La patrie est sans doute aussi indispensable et aussi affairée que Marthe. Mais je crois qu'avec Marie la catholicité cosmopolite a la meilleure part – celle qui ne lui sera pas ôtée, ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir.

1. Ep 2, 13-17.

2. Ac 11, 17.

ÉPILOGUE

Dans le récit de la Pentecôte, l'auteur des Actes des Apôtres concentre son attention sur un seul effet de la descente de l'Esprit sur les Apôtres : leur nouvelle capacité à être entendus et compris par des gens de toute langue et de toute origine. « À la rumeur qui se répandait, écrit Luc, la foule se rassembla et se trouvait en plein désarroi, car chacun les entendait parler sa propre langue. » C'était une foule hétérogène et cosmopolite.

L'Évangile est universel et se traduit parfaitement en toute langue. « Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? » On entend les Apôtres dans sa langue maternelle et on les comprend, parce que le message qu'ils annoncent vient du Souffle de Dieu, celui même qui planait sur les eaux originelles de la création. Cette parole ne peut être confinée à une langue sacrée. Elle ne peut être confisquée par un peuple ou un groupe de peuples élus. Elle ne peut davantage se laisser enfermer dans le rite que dans la gnose.

Ce qui frappe au contraire à la Pentecôte, c'est sa compatibilité avec toute langue et toute culture vernaculaire, c'est sa capacité à rencontrer et bouleverser toute personne, quelles que soient son origine et son histoire.

Cette adéquation de l'unique Parole à l'universelle humanité est un des caractères essentiels de la Bonne Nouvelle, appelée à se déployer en toute langue sur toute la surface de la terre. Elle est au fondement du témoignage contemporain rendu par la foi orthodoxe à l'Église une, sainte, catholique et apostolique.

Que ce témoignage soit aussi libre et éclatant que le Royaume qu'il annonce. Qu'il soit vu, lu, compris et partagé partout.

Qu'il parcoure les nations et s'y installe, mais sans s'y laisser enfermer. Qu'il réalise dès aujourd'hui la prophétie du Seigneur rapportée par saint Matthieu : « Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusqu'en Occident, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme. »

Pentecôte, A.D. 2017

*Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).*